15. LA DOUCEUR

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

La douceur est une vertu féminine. C'est pourquoi peut-être elle plaît surtout chez les hommes.

On m'objectera que les vertus n'ont pas de sexe, ce qui est vrai. Mais cela ne nous dispense pas, nous, d'en avoir un, qui marque tous nos gestes, tous nos sentiments, et jusqu'à nos vertus. La virilité, quoi que l'étymologie puisse suggérer, n'en est pas une, ni le principe d'aucune. Mais il y a une manière plus ou moins virile, ou plus ou moins féminine, d'être vertueux. Le courage d'un homme n'est pas celui d'une femme, ni sa générosité, ni son amour. Voyez Simone Weil ou Etty Hillesum : aucun homme jamais n'écrira, ni ne vivra, ni n'aimera comme cela... Il n'y a que la vérité qui soit absolument universelle, et donc asexuée. Mais la vérité n'a pas de morale, ni de sentiments, ni de volonté... Comment serait-elle vertueuse ? Il n'est vertu que du désir, et quel désir qui ne soit sexué ? « Il y a un peu de testicule, disait Diderot, au fond de nos raisonnements les plus sublimes et de notre tendresse la plus épurée. »^[1] *Testicule* se disait alors pour les ovaires aussi bien ; mais cela n'annule pas, de l'un à l'autre, toute différence... S'il n'est de valeur que pour le désir, comme je le crois, et par lui, il est normal que toutes nos valeurs soient sexuées^[2]. Non, certes, au sens où elles seraient, pour chacune d'entre elles, réservées à l'un des deux sexes, ce qu'à Dieu ne plaise, mais en ceci plutôt que chaque individu aura, en fonction de ce qu'il est, homme ou femme, telle ou telle façon, plutôt masculine ou plutôt féminine (et le sexe biologique n'y suffit pas), de les vivre ou d'en manquer... Quel désastre, remarque Todorov, « si tout le monde s'alignait sur les valeurs masculines »^[3] ! Ce serait le triomphe de la guerre, même juste, et des idées, même généreuses. Il y manquerait l'essentiel, qui est l'amour (on

1

2

ne m'ôtera pas de l'idée que l'amour, pour l'individu comme pour l'espèce, commence par la mère), qui est la vie et qui est la douceur. Qu'on ne m'objecte pas, par pitié, que les femmes ont aussi des idées : je ne suis pas sans l'avoir remarqué. Mais j'ai cru remarquer aussi qu'elles en étaient souvent moins dupes que les hommes, et cela bien sûr est à leur avantage. Peu d'entre elles, à ce que je crois, auraient consenti à écrire la *Critique de la raison pure* ou la grande *Logique* de Hegel, pour des raisons qui tiennent, me semble-t-il, à ce qui rend ces livres, tout géniaux qu'ils demeurent, si pesants et si ennuyeux : ils supposent un sérieux intellectuel, une foi dans les idées, une idolâtrie du concept, qu'un peu de féminité rend improbables, même chez un homme, et presque lisibles, s'ils n'étaient à ce point mortifères. Quoi de plus pauvre qu'une abstraction, quoi de plus mort, et quoi de plus ridicule que de la prendre tout à fait au sérieux ?

Quant à la violence féminine, je ne suis pas, là encore, sans l'avoir parfois rencontrée. Mais qui pourra croire que c'est par hasard seulement que la quasi-totalité des crimes de sang sont accomplis par des hommes ? Que les petits garçons, presque seuls, jouent à la guerre ? Et que les hommes, presque seuls, la font et y trouvent, parfois, du plaisir ? On me dira que cela tient à la culture, autant ou davantage qu'à la nature. Peut-être, mais que m'importe ? Je n'ai jamais dit que féminité ou masculinité fussent exclusivement biologiques. La différence sexuelle est trop essentielle, trop omniprésente, pour ne pas s'expliquer toujours à la fois par le corps et par l'éducation, par la culture en même temps que par la nature. Mais la culture, c'est du réel aussi. « On ne naît pas femme, on le devient » ? C'est évidemment moins simple que cela. On naît femme, ou homme, et puis l'on devient ce que l'on est. La virilité n'est ni une vertu ni une faute. Mais c'est une force, comme la féminité est une richesse (y compris chez les hommes), et une force aussi, mais différente. Tout est sexué en nous — à la vérité près, j'y insiste —, et c'est tant mieux. Quelle différence plus riche et plus désirable ?

Mais revenons à la douceur. Ce qu'elle a de féminin, ou qui paraît tel, c'est un courage sans violence, une force sans dureté, un amour sans colère. C'est ce qu'on entend si bien chez Schubert, c'est ce qu'on lit si bien chez Etty Hillesum. La douceur est d'abord une paix, réelle ou souhaitée : c'est le contraire de la guerre, de la cruauté, de la brutalité, de l'agressivité, de la violence... Paix intérieure, et la seule qui soit une vertu. Souvent trouée d'angoisse et de souffrance (Schubert), parfois illuminée de joie et de gratitude (Etty Hillesum), mais toujours dépourvue de haine, de dureté, d'insensibilité... « S'aguerrir et s'endurcir sont deux choses différentes », remarquait Etty Hillesum en 1942^[4]. La douceur est ce qui les distingue. C'est amour en état de paix, même à la guerre, d'autant plus fort quand il est aguerris, et d'autant plus doux. L'agressivité est une faiblesse, la colère est une faiblesse, la

violence même, quand elle n'est plus maîtrisée, est une faiblesse. Et qu'est-ce qui peut maîtriser la violence, la colère, l'agressivité, si ce n'est la douceur ? La douceur est une force, c'est pourquoi elle est une vertu : c'est force en état de paix, force paisible et douce, pleine de patience et de mansuétude. Voyez la mère, avec son enfant (« la douceur est toute sa foi »^[5]). Voyez le Christ ou le Bouddha, avec tous. La douceur est ce qui ressemble le plus à l'amour, oui plus encore que la générosité, plus encore que la compassion. Elle ne se confond d'ailleurs ni avec l'une ni avec l'autre, quoiqu'elle les accompagne le plus souvent. La compassion souffre de la souffrance d'autrui ; la douceur refuse de la produire ou de l'augmenter. La générosité veut faire du bien à l'autre ; la douceur refuse de lui faire du mal. Cela semble au bénéfice de la générosité, et l'est peut-être. Combien de générosités importunes pourtant, combien de bonnes actions envahissantes, écrasantes, brutales, qu'un peu de douceur eût rendues plus légères et plus aimables ? Sans compter que la douceur rend généreux, puisque c'est faire du mal à autrui que de ne pas lui faire le bien qu'il demande ou qu'on pourrait. Et qu'elle va au-delà de la compassion, puisqu'elle l'anticipe, puisqu'elle n'a pas besoin de cette douleur de la douleur... Plus négative peut-être que la toute affirmative générosité, mais plus positive aussi que la toute réactive compassion, la douceur se tient dans l'entre-deux, sans rien qui pèse ou qui pose, sans rien qui force ou qui agresse. Je citais, à propos de la pureté, la si remarquable formule de Pavese, dans son *Journal* : « Tu seras aimé le jour où tu pourras montrer ta faiblesse, sans que l'autre s'en serve pour affirmer sa force. » C'était vouloir être aimé purement, disais-je ; c'était vouloir aussi être aimé avec douceur, c'est-à-dire être aimé. Douceur et pureté vont ensemble, presque toujours, puisque la violence est le mal premier, l'obscénité première, puisque le mal fait mal, puisque l'égoïsme corrompt tout, qui est avide, indélicat, brutal... Quelle délicatesse au contraire, quelle douceur, quelle pureté, dans la caresse de l'amante ! Toute la violence de l'homme vient y mourir, toute la brutalité de l'homme, toute l'obscénité de l'homme... « Ma douceur », dit-il, et c'est un mot d'amour, et le plus vrai peut-être, et le plus doux...

Si les valeurs sont sexuées, remarque Todorov, tout individu est nécessairement hétéroclite, imparfait, incomplet : nous ne pouvons trouver que dans l'androgynie ou le couple le chemin d'une humanité plus accomplie et par là plus humaine^[6]. L'homme n'est sauvé du pire, presque toujours, que par la part de féminité qu'il porte en lui. Voyez le beauf, qui en est dépourvu, voyez nos trains de bidasses, toute l'horreur des hommes entre eux, toute cette violence, toute cette vulgarité... Je ne sais si l'on peut en dire autant des femmes, si elles ont besoin au même titre d'une part de masculinité. « La femme, disait Rilke, plus près de l'humain que l'homme... » Que l'androgynie, chez les femmes aussi, puisse être une richesse, un charme, une force, certes. Mais une nécessité ? Mais une vertu ? On confond trop

souvent la féminité avec l'hystérie, qui n'est (et chez les hommes même) que sa caricature pathologique. L'hystérique veut séduire, être aimé, paraître... Ce n'est pas douceur, ce n'est pas amour : c'est narcissisme, artifice, agressivité détournée, prise de pouvoir (« l'hystérique, disait Lacan, cherche un maître sur qui régner »), séduction, en effet, mais au sens où la séduction égare ou abuse... C'est la guerre amoureuse, et le contraire de l'amour. C'est l'art de la conquête, et le contraire du don. C'est l'art de la parade, et le contraire de la vérité. La douceur est à l'inverse : c'est accueil, c'est respect, c'est ouverture. Vertu passive, vertu de soumission, d'acceptation ? Peut-être, et plus essentielle encore pour cela. Quelle sagesse sans passivité ? Quel amour sans passivité ? Quelle action, même, sans passivité ? Cela, qui peut surprendre ou choquer un occidental, serait en Orient une évidence. C'est peut-être que l'Orient est femme, comme le suggère quelque part Lévi-Strauss^[7], ou moins dupe en tout cas des valeurs de la virilité. L'action n'est pas l'activisme, n'est pas l'agitation, n'est pas l'impatience. La passivité, inversement, n'est pas l'inaction ou la paresse. Se laisser porter par le courant, dit Prajnânpad, nager avec lui, en lui, plutôt que s'épuiser contre les flots ou se laisser emporter^[8]... La douceur se soumet au réel, à la vie, au devenir, à l'à peu près du quotidien : vertu de souplesse, de patience, de dévouement, d'adaptabilité... Le contraire du « mâle prétentieux et impatient », comme dit Rilke, le contraire de la rigidité, de la précipitation, de la force butée ou obstinée. L'effort ne suffit pas à tout. L'action ne suffit pas à tout. « Par une nécessité de nature, disait Thucydide, tout être exerce toujours tout le pouvoir dont il dispose. » La douceur est l'exception qui confirme cette règle : c'est pouvoir sur soi, contre soi s'il le faut. L'amour est retrait, montre Simone Weil, refus d'exercer sa force, son pouvoir, sa violence : l'amour est douceur et don^[9]. C'est le contraire du viol, c'est le contraire du meurtre, c'est le contraire de la prise de pouvoir ou de contrôle. C'est Eros libéré de Thanatos, et de soi. Vertu surnaturelle, disait Simone Weil, mais je n'en crois rien : voyez cette chatte, avec ses petits, voyez ce chien qui joue avec des enfants... L'humanité n'invente pas la douceur. Mais elle la cultive, mais elle s'en nourrit, et c'est ce qui rend l'humanité plus humaine.

Le sage, disait Spinoza, agit « avec humanité et douceur » (*humaniter et bénigne*)^[10]. Cette douceur, c'est la *bénignité* de Montaigne, que nous devons même aux bêtes, disait-il, voire aux arbres et aux plantes^[11]. C'est le refus de faire souffrir, de détruire (quand ce n'est pas indispensable), de saccager. C'est respect, protection, bienveillance. Ce n'est pas encore la charité, qui aime son prochain comme soi-même, ce qui supposerait, comme l'avait vu Rousseau, que nous adoptions cette « maxime sublime » : « Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse »^[12]. La douceur ne vise pas si haut. C'est une espèce de bonté naturelle ou spontanée, dont la maxime, « bien moins parfaite mais plus utile peut-être que la

précédente », serait plutôt celle-ci : « *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible.* »^[13] Cette maxime de la douceur, moins élevée sans doute que celle de la charité, moins exigeante, moins exaltante, est aussi plus accessible, plus utile en effet par là, et plus nécessaire. On peut vivre sans charité, toute l'histoire de l'humanité le prouve. Mais sans un minimum de douceur, non.

Les Grecs, et spécialement les Athéniens, se vantaient d'avoir apporté la douceur au monde^[14]. C'est qu'ils y voyaient le contraire de la barbarie, et donc un synonyme à peu près de la civilisation. L'ethnocentrisme ne date pas d'hier. Il est vrai pourtant que notre civilisation en tout cas est grecque, et que notre douceur nécessairement doit quelque chose à la leur. Or, qu'est-ce que la douceur (*praotès*), pour un Grec ancien ? La même chose que pour nous : le contraire de la guerre (les premiers exemples attestés sont ceux du verbe, qui signifie *apaiser*)^[15], le contraire de la colère, le contraire de la violence ou de la dureté. C'est moins une vertu d'abord que la rencontre de plusieurs, ou leur source commune :

« Au niveau le plus modeste, la douceur désigne la gentillesse des manières, la bienveillance que l'on témoigne envers autrui. Mais elle peut intervenir dans un contexte beaucoup plus noble. Se manifestant envers les malheureux, elle devient proche de la générosité ou de la bonté ; envers les coupables elle devient indulgence et compréhension ; envers les inconnus, les hommes en général, elle devient humanité et presque charité. Dans la vie politique, de même, elle peut être tolérance, ou encore clémence, selon qu'il s'agit des rapports envers des citoyens, ou des sujets, ou encore des vaincus. A la source de ces diverses valeurs, il y a cependant une même disposition à accueillir autrui comme quelqu'un à qui l'on veut du bien — dans toute la mesure du moins où on peut le faire sans manquer à quelque autre devoir. Et le fait est que les Grecs ont eu le sentiment de cette unité, puisque toutes ces valeurs si diverses peuvent à l'occasion être désignées par le mot praos. »^[16]

Aristote en fera une vertu à part entière^[17], qui sera le juste milieu dans la colère, entre ces deux défauts que sont l'irascibilité et la mollesse : l'homme doux tient le milieu entre « l'homme colérique, difficile et sauvage », et l'homme « servile et sot » à force d'impassibilité ou de placidité excessive^[18]. Car il y a de justes et nécessaires colères, comme il y a de justes guerres et des violences justifiées : la douceur en décide et en dispose. Aristote est embarrassé pourtant, qui voit bien que sa vertu de *praotès* « penche dangereusement dans le sens du manque »^[19]. Si l'homme doux est celui « qui est en colère pour les choses qu'il faut et contre les personnes qui le méritent, et qui en outre l'est de la façon qui convient, au moment et aussi longtemps qu'il faut »^[20], et pas plus souvent, plus longtemps ni davantage,

cela ne règle pas la question des critères ni des limites. Le doux n'est dit tel que parce qu'il l'est plus que ses concitoyens, et qui sait alors où il va s'arrêter ? Qui va juger de l'objet, de la portée et de la durée légitimes d'une colère ? La douceur peut s'opposer ici, et s'opposera en effet, à la magnanimité, comme la fierté grecque à l'humilité judéo-chrétienne : « Endurer d'être bafoué, ou laisser avec indifférence insulter ses amis, est le fait d'une âme vile », écrit Aristote^[21]. Le maître d'Alexandre, non plus que son élève, n'était porté à tendre l'autre joue^[22]... Il y a un extrémisme de la douceur, qu'on peut juger méprisable ou sublime, selon le point de vue qu'on adopte, et comme une tentation évangélique. Lâche ? Non pas, puisque la douceur n'est douceur qu'à la condition de ne rien devoir à la peur. Simplement il faut choisir ici entre deux logiques, celle de l'honneur et celle de la charité, et nul n'ignore de quel côté penche la douceur...

Faut-il alors, par douceur, prôner la non-violence ? Ce n'est pas si simple, puisque la non-violence, poussée à l'extrême, nous interdirait de combattre efficacement la violence criminelle ou barbare, non seulement quand elle nous vise, ce que la charité pourrait encore admettre ou justifier, mais quand elle vise autrui, par exemple quand elle massacre ou opprime des innocents sans défense, ce que la charité ni la justice ne sauraient tolérer. Qui ne se battrait, pour sauver un enfant ? Qui n'aurait honte de ne pas le faire ? « La non-violence n'est bonne, écrit fort bien Simone Weil, que si elle est efficace. »^[23] C'est dire que le choix n'est pas de principe, mais de circonstance. A efficacité égale ou supérieure, la non-violence est bien sûr préférable, c'est ce que rappelle la douceur et que Gandhi, en Inde, avait compris. Mais calculer l'efficacité respective de tel ou tel moyen est l'affaire de la prudence, qu'on ne saurait sacrifier, quand autrui est en jeu, sans manquer à la charité. Comment faire, par exemple, si une femme est attaquée devant moi ? « Use de la force, répond Simone Weil, à moins que tu ne sois tel que tu puisses la défendre, avec autant de probabilité de succès, sans violence. »^[24] Cela dépend bien sûr des individus, des situations, et, ajoute Simone Weil, « cela dépend aussi de l'adversaire »^[25]. La non-violence contre les troupes britanniques, soit. Mais contre Hitler et ses *panzerdivisions* ? La violence vaut mieux que la complicité, que la faiblesse devant l'horreur, que la mollesse ou la complaisance devant le pire.

On ne confondra donc pas les *pacifiques*, qui aiment la paix et sont prêts à la défendre, y compris par la force, avec les *pacifistes*, qui refusent toute guerre, quelle qu'elle soit et contre qui que ce soit. C'est ériger la douceur en système, ou en absolu, et s'interdire de défendre vraiment, du moins dans certaines situations, cela même — la paix — dont on se réclame. Éthique de conviction, dirait Max Weber, mais irresponsable parfois à force d'être convaincue... Il n'y a pas de valeur absolue, ou la douceur en tout cas ne saurait en être une, pas de système de la morale, pas de

vertu suffisante. L'amour même ne justifie pas tout, n'excuse pas tout : il ne tient pas lieu de prudence, il ne tient pas lieu de justice ! *A fortiori* la douceur n'est-elle bonne qu'à la condition de ne pas sacrifier les exigences de la justice et de l'amour, qui se doivent d'abord aux plus faibles, faut-il le rappeler, et aux victimes davantage qu'aux bourreaux.

Dans quels cas alors a-t-on moralement le droit (voire le devoir) de se battre et, spécialement, de tuer ? Exclusivement quand c'est nécessaire pour empêcher un mal plus grand, par exemple plus de morts, ou plus de souffrances, ou plus de violences... On dira que chacun pourra en juger à sa façon, et qu'un tel principe, dès lors, n'offre aucune garantie. Mais comment y en aurait-il ? Il n'y a que des cas particuliers, que des cas singuliers, et nul ne peut décider à notre place. La peine de mort, par exemple, peut-elle être justifiée ? Pourquoi non, si elle était efficace ? Le problème est moins moral, dans ces domaines, que technique et politique. Si la peine de mort contre les assassins d'enfants pouvait sauver davantage d'enfants (par un éventuel effet dissuasif, et l'impossibilité de toute récidive), ou même autant, ou même un peu moins, qu'elle n'entraînerait d'exécutions effectives, chez les criminels, qui pourrait trouver à y redire ? Ou bien il faut faire du respect de la vie humaine un absolu, comme on dit, et à nouveau pourquoi non ? Mais alors il faut condamner aussi l'avortement, et tout avortement : pourquoi protégerait-on davantage un assassin d'enfant qu'un enfant en gestation ? Mais alors on n'avait pas le droit de tuer les nazis, pendant la dernière guerre, et les juges de Nuremberg sont coupables, qui firent exécuter Goering, Ribbentrop et plusieurs de leurs pareils. L'absolu est l'absolu, qui ne saurait, par définition, dépendre des circonstances ni des individus. Pour moi, qui ne crois à nul absolu (quoi de plus relatif que la vie, et la valeur de la vie ?), le problème est tout d'opportunité, tout de mesure, tout d'efficacité, je l'ai dit, et concerne moins la douceur, pour le coup, que la prudence — ou la douceur, plutôt, sous le contrôle de la prudence et de la charité. Il ne s'agit pas d'abord de punir : il s'agit d'empêcher. Concernant la peine de mort, dans les affaires de droit commun, je n'ai guère d'avis, ni n'y attache beaucoup d'importance : l'enfermement à vie, ou même durant vingt ou trente ans, vaut-il tellement mieux ? Marcel Conche propose là-dessus une solution raisonnable, qui m'agrèerait assez^[26]. J'y renvoie. Mais on ne me fera pas dire qu'il ne faut jamais tuer, en aucun cas, ni qu'un Hitler, si on l'avait pris vivant, ou tel de ses successeurs, dût finir ses jours en prison. Elles sont trop mal gardées, trop peu sûres, et les victimes — passées et à venir — ont le droit d'exiger davantage.

Problème politique, disais-je, ou technique. Cela ne règle pas la question morale. Si l'on admet qu'il peut parfois être légitime de tuer, quand c'est pour combattre un mal plus grand, la valeur individuelle de l'acte n'en variera pas moins, comme

toujours et même dans une situation supposée commune (par exemple à la guerre), en fonction des individus. C'est à chacun d'en juger, pour son compte, mais comment ? Il faudrait un critère. Simone Weil, avec sa rigueur habituelle, en propose un, qui est plein de douceur et d'exigence :

« Guerre. Maintenir intact en soi l'amour de la vie ; ne jamais infliger la mort sans l'accepter, pour soi.

Au cas où la vie de X... serait liée à la sienne propre au point que les deux morts doivent être simultanées, voudrait-on pourtant qu'il meure ? Si le corps et l'âme tout entière aspirent à la vie et si pourtant, sans mentir, on peut répondre oui, alors on a le droit de tuer. »^[27]

De cette douceur, bien peu seront capables, et eux seuls pourront être violents, parfois, en toute innocence. Pour nous, qui n'en sommes pas là, qui en sommes très loin, cela ne veut pas dire que la violence ne soit jamais justifiée (elle l'est, quand son absence serait pire), mais simplement qu'elle n'est jamais innocente.

Heureux les doux^[28] ? Ils n'en demandent pas tant. Mais eux seuls, n'était la miséricorde, pourraient l'être innocemment.

Pour les autres la douceur vient limiter la violence, autant qu'elle peut, au minimum nécessaire ou acceptable.

Vertu féminine, par quoi seule l'humanité est humaine.

[1] Lettre à Falconet, de juillet 1767, cité par Ch. Guyot, *Diderot par lui-même*, Seuil, 1957, p. 37.

[2] Comme l'a bien vu Tzvetan Todorov, réfléchissant sur la morale à partir de l'expérience des camps de concentration, *Face à l'extrême*, Seuil, 1991, p. 328 à 330.

[3] *Ibid.*, p. 329.

[4] *Une vie bouleversée (Journal, 1941-1943)*, trad. franç., Seuil, 1985, p. 185 ; voir aussi p. 186.

[5] Comme disait merveilleusement Camus, à propos de sa propre mère (*Le premier homme*, Gallimard, 1994, p. 154 ; voir aussi p. 283 : « Sa mère est le Christ »).

[6] *Op. cit.*, p. 330. « Devrais-je préciser, ajoute Todorov, que le couple dont je parle peut être formé de deux hommes ou de deux femmes, et que, d'autre part, sa stabilité n'est pas en question ici ? » L'humanité est sexuée, et bisexuée ; mais cette différence traverse chacun d'entre nous, comme on sait, et n'impose évidemment aucun comportement sexuel particulier.

[7] *Tristes tropiques*, Pion, 1955, rééd. 1973, p. 473.

[8] Sur Svâmi Prajnânpad (1891-1974), qui est l'un des maîtres spirituels de notre temps, voir surtout S. Prakash, *L'expérience de l'unité*, trad. franç., Paris, Ed. L'originel, 1986. Voir aussi ma préface au t. 2 de sa correspondance (*Les yeux ouverts*, L'originel, 1989), ainsi que (sur la passivité) les p. 177 à 179 du t. 1 (*L'art*

de voir, L'originel, 1988). On pourra lire aussi, pour une présentation plus universitaire, mais riche et précise, les trois volumes de D. Roumanoff, *Svâmi Prajnânpad*, La Table Ronde, 1989, 1990 et 1991, ainsi que, pour une présentation plus libre et plus personnelle, les différents ouvrages d'Arnaud Desjardins (qui fut l'introducteur de Prajnânpad en France), publiés presque tous à La Table Ronde.

- 9] Voir par ex. *Attente de Dieu*, Fayard, 1966, rééd. Livre de vie, 1977, p. 126 à 132, ainsi que *La pesanteur et la grâce, passim*.
- o] *Éthique*, IV, scolie 1 de la prop. 37 (trad. Appuhn).
- 1] *Essais*, II, 11, p. 435 de l'éd. Villey-Saulnier.
- 2] *Discours sur l'origine de l'inégalité*, I, Pléiade, p. 156. Comme le remarque en note J. Starobinski, il y a là une référence implicite aux Évangiles selon saint Matthieu, VII, 12, et saint Luc, VI, 31.
- 3] Rousseau, *ibid.* Cette maxime, selon Rousseau, est inspirée par la pitié, ce qui se peut ; mais elle ne saurait absolument se confondre avec elle : la pitié suppose la souffrance de l'autre, quand la douceur, si elle l'anticipe, vise plutôt à l'éviter. C'est comme une compassion sans objet, et libérée par là de la souffrance (une compassion non réactive).
- 4] Voir le beau livre très savant de Jacqueline de Romilly, *La douceur dans la pensée grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1979.
- 5] J. de Romilly, *op. cit.*, p. 38.
- 6] J. de Romilly, *op. cit.*, p. 1.
- 7] Malgré les réticences de Platon, qui, à la douceur, préférerait la justice et la connaissance : voir les analyses, riches et nuancées, de J. de Romilly, *op. cit.*, p. 176 et s. Epicure, comme d'habitude, sera du côté d'Aristote : sur la « légendaire douceur d'Epicure », voir A.-J. Voelke, *Les rapports avec autrui dans la philosophie grecque d'Aristote à Panétius*, Vrin, 1961, p. 98 à 101, ainsi que la *Sentence vaticane* 36 (attribuée à Hermarque).
- 8] *Éthique à Eudème*, II, 3, 1220 b 35 sq., et III, 3, 1231 b 5-27 (trad. Décarie, p. 89-90 et 131-132). Voir aussi, bien sûr, l'*Éthique à Nicomaque*, IV, 11, 1125 b 26 -1126 b 9 (trad. Tricot, p. 196-199), ainsi que les commentaires de J. de Romilly, *op. cit.*, p. 189 à 196.
- 9] Comme dit J. de Romilly (*op. cit.*, p. 195) et comme Aristote le reconnaît (*Éthique à Nicomaque*, IV, 11, 1125 b 31 -1126 a 2).
- o] *Éthique à Nicomaque*, IV, 11, 1125 b 32-34.
- 1] *Ibid.*, 1126 a 7-8.
- 2] Contrairement bien sûr à l'enseignement évangélique, dont on oublie trop souvent l'extrême radicalité : « Vous avez entendu qu'il a été dit : *Œil pour œil et dent pour dent*. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre ; veut-il te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui même ton manteau... » (*Évangile selon saint Matthieu*, V, 38-40, trad. « Bible de Jérusalem », Ed. du Cerf, 1973).
- 3] *La pesanteur et la grâce*, « La violence », p. 90 de la rééd. 10-18 (1979).
- 4] *Ibid.*, p. 90.
- 5] *Ibid.*, p. 91.
- 6] Non pas l'abolition de la peine de mort, mais sa *suspension*, qui « pourrait être levée, par exemple, si l'on

avait affaire à nouveau à des ennemis publics du type de ceux qui furent jugés à Nuremberg » : *Le fondement de la morale*, chap. 29 et 30, p. 124 à 130, Ed. de Mégare, 1982, rééd. PUF, 1993 (la pagination est la même dans les deux éditions ; la citation qu'on vient de lire se trouve p. 130, n. 1).

7] *Op. cit.*, p. 91.

8] Comme dit la seconde béatitude : *Évangile selon saint Matthieu*, V, 4.